

HISTORIOGRAPHIE DU NÉOLITHIQUE

PARTIE II

Jean Guilaine

Déchelette et le diffusionnisme

En se plaçant dans l'optique d'une comparaison entre le *Manuel d'archéologie préhistorique et celtique*, paru en 1908 [[diapositive 1](#)] et l'ouvrage d'Émile Cartailhac publié une vingtaine d'années auparavant, en 1889, pour essayer de voir ce qui, dans la vingtaine d'années qui sépare les deux ouvrages, pouvait être plus neuf chez Joseph Déchelette. S'agissant du mégalithisme par exemple, il ne faut pas oublier qu'en 1901 Adrien de Mortillet a publié un inventaire des mégalithes de la France ("Distribution géographique des dolmens et menhirs de France", dans la *Revue de l'École d'Anthropologie*). On commençait à ce moment-là à réfléchir sur la poterie, et Mortillet, la même année, dans la revue des *Études anciennes*, avait publié un article sur les vases supports, ("Supports de vases néolithiques", *Revue de l'École d'Anthropologie*). Donc il y a chez Déchelette des nouveautés qu'on n'avait pas chez Cartailhac : Déchelette s'intéressait à la céramique, et on voit dans son *Manuel* des développements nouveaux, par exemple sur le Rubané, sur les caliciformes ou les campaniformes, sur la céramique polypode et surtout il parle de la céramique de Chassey en citant les travaux du Dr Loydreau sur le site éponyme de Chassey. Il rapproche en particulier les vases supports de ceux trouvés dans l'Ouest de la France. Il y a déjà un intérêt pour la céramique néolithique tout à fait intéressant. Un autre problème qui se posait à l'époque, on l'a vu à propos de Cartailhac, c'est que la transition entre les cultures de chasseurs-cueilleurs, les cultures paléolithiques et les cultures du Néolithique, était problématique : on parlait évidemment d'invasion pour montrer comment les chasseurs-cueilleurs avaient été en quelque sorte remplacés par les civilisations d'agriculteurs. Le problème en débat à cette époque-là, c'est le fameux hiatus du Mésolithique, qui pouvait séparer les civilisations du Paléolithique des civilisations néolithiques. Entre temps, évidemment, des progrès ont été faits. C'est d'une part les fouilles d'Édouard Piette au Mas d'Azil (1880-1890), puisqu'au dessus de l'Azilien, Piette avait trouvé une couche à escargots, une couche à *Helix* qu'il

appelait l'Arizien, du nom de l'Arize, la rivière qui passe au Mas d'Azil. Il avait trouvé là des éléments pour essayer d'expliquer le passage du Paléolithique au Néolithique, à travers une présence humaine à laquelle se trouvait associée une faune de type tempéré. Au même moment, étaient par ailleurs arrivés sur le marché les travaux faits au Campigny en Normandie, les fouilles de Salmon en 1897 [et Gustave Fouju] (“Fouilles au Campigny”, *Bulletin de la Société Normande d'études préhistoriques*, 1901). On pensait que le Campignien -avec ces industries microlithiques- pouvait combler le hiatus existant entre le Paléolithique et le Néolithique, aussi va t-il déchaîner toute une série de travaux, en particulier ceux de Louis-René Nougier, le premier professeur titulaire d'archéologie à Toulouse, soulevant des débats sans fin pour savoir s'il s'agissait d'une véritable civilisation alors qu'il ne s'agit la plupart du temps que d'un système technique adapté à certaines conditions environnementales.

Déchelette a été franchement diffusionniste, son modèle est inspiré des travaux de Montelius, il était dans la lignée de ceux qui pensaient que toute invention nouvelle, toute avancée technique trouvait ses racines au Proche et Moyen-Orient. Il a commis quelques bévues, par exemple avec le campaniforme concernant essentiellement l'Europe occidentale et l'Europe centrale en partie alors qu'il en attribuait l'origine en Orient, influencé par vases tulipiformes très décorés du Tasién d'Égypte et par les poteries peintes du Proche et Moyen-Orient. Donc le diffusionnisme engendrait aussi certaines bévues. Sur ces illustrations extraites du *Manuel* de Déchelette [diapositives 2], vous reconnaissez la céramique chasséenne: on reconnaît des cordons multiforés, des anses en flûte de pan et la céramique gravée de type Chassey que Déchelette avait observée à la suite des fouilles du Dr Loydreau, qui avait attiré l'attention là-dessus. Avec beaucoup d'anachronismes quand même. Déchelette avait rapproché cette céramique gravée des céramiques de Matera, dans le Sud de l'Italie. Et après lui, pendant longtemps, des gens -comme Jean Arnal- ont pensé qu'il y avait un continuum géographique entre la céramique de Matera, [diapositive 3] les céramiques gravées qui apparaissent en Italie du Nord dans la culture des Vases à bouche carrée et le Chasséen. Jean Arnal lui-même, dans les années 1950-1960, avait fait un papier très intéressant, en montrant que, peut-être, les vases supports chasséens pouvaient trouver leur origine dans les socles décorés, les pieds décorés de céramique gravée, que l'on trouve dans la culture des Vases à bouche carrée d'Italie du Nord (“Hypothèses de travail sur l'origine des vases-supports français”, *Revue archéologique de l'Est et du Centre-Est*, n°29-

30, 1957). J'ai [Jean Guilaine] longtemps fouillé en Italie du Sud, traité de cette question dans les *Mélanges autour de Jean Arnal*, et montré en fait, que les céramiques décorées, gravées d'Italie du Sud sont quand même nettement plus anciennes : elles s'intègrent dans la seconde moitié du sixième millénaire, celles d'Italie du Nord sont plus récentes et celles du Chasséen plus récentes encore, avec peut-être des chevauchements, tout cela n'étant pas encore très clair ni très fixé du point de vue chronologique. Il y a un point sur lequel le diffusionnisme de Déchelette s'exprime fortement, c'est le problème des spirales [diapositive 4] : il prend la spirale comme un motif oriental qui se serait transmis à l'Occident. Il constate effectivement qu'il y a des spirales dans le Mycénien, comme on le voit par exemple sur cette stèle bien connue du cercle A de Mycènes. Il observe aussi qu'en Orient il y a des spirales, qu'il y a ensuite sur le chemin qui mène à l'Occident également des motifs spiralés, par exemple ces motifs spiralés [diapositive 5] caractérisant certains piliers des temples de Malte et aussi des bas-reliefs spiralés au traitement assez complexe [diapositives 6]. Puis, vous retrouvez un autre exemple de spirales dans des mégalithes irlandais [diapositive 7], notamment celui de Newgrange dont voici l'entrée [diapositive 8]. Entre parenthèses, on voit la restauration un peu choc qui en a été faite et qui a donné lieu à beaucoup de discussions, mais qui donne une assez bonne idée en particulier de l'envergure du monument, de ce que pouvait présenter un monument mégalithique -parce qu'en général on les trouve ouverts ou à l'état de "squelette"-, et puis cette sorte de coloration qui est donnée par l'usage à la fois de pierres blanches et de pierres noires ou grises qui sont insérées dans la construction du tumulus. Tout autour de Newgrange –qui n'est pas le seul- vous avez des spirales gravées [diapositive 9]. Déchelette voyait une sorte de diffusion de ce type d'ornementation, depuis l'Orient jusqu'en Occident, et cela le confortait en quelque sorte dans ses perspectives diffusionnistes.

Childe : une esquisse

Vere Gordon Childe (1892-1957) était d'origine australienne [diapositive 10]. Childe, c'est le nom du père ; Gordon, c'est le nom de famille de la mère. C'est le fils du second mariage d'un pasteur, recteur de l'église St Thomas, et qui a été élevé dans un milieu religieux et conventionnel, et c'est probablement, pour la première partie du XXe siècle, le personnage le plus emblématique du Néolithique européen, voire au-delà. Ce gourou sur lequel on a beaucoup écrit, qui a été professeur à Édimbourg avant d'être nommé à l'Institut de Londres,

Historiographie du Néolithique, Jean Guilaine, Université Toulouse-Le Mirail, 2012-2014.

est décrit comme un homme curieux. Stuart Piggott, qui a été son élève et l'a remplacé à Édimbourg, décrit Childe en des mots qui sont d'ailleurs assez provocateurs : « *Il était très laid, c'était un Australien* [vous voyez déjà que dans le Commonwealth, il pouvait y avoir des différences], *c'était un marginal, ce n'était pas un homme de terrain* ». [c'était un piètre fouilleur]. Rappelons quand même que Childe a été l'auteur de l'une des plus belles fouilles européennes en matière de Néolithique, qui est celle de Skara Brae dans les Orcades... Piggott ajoute qu'il n'était pas très doué pour enseigner -alors qu'il a été successivement professeur à Édimbourg et professeur à Londres, qui étaient des chaires tout à fait prestigieuses, surtout celle de Londres. Mais cette série d'affirmations restrictives s'achève par le plus beau des compliments : « *Il fut le plus grand préhistorien britannique et probablement du monde* ». Il y a peut-être un peu d'exagération nationale derrière. Si, vers la même époque, vous aviez demandé à un Français qui était le plus grand préhistorien du monde, il vous aurait répondu "l'abbé Breuil" bien entendu, donc il faut toujours mettre des bémols à ces affirmations, à ces superlatifs. Alors Childe fait ses études à Sidney [Australie], puis il est venu en Angleterre, à Oxford, dès 1914, pour faire à la fois des études de philologie classique et d'archéologie préhistorique. L'archéologie était peu enseignée à ce moment-là. Grahame Clark dit, qu'en archéologie, il fut surtout un autodidacte. Il faut dire que les cours que l'on pouvait recevoir à l'époque en archéologie préhistorique devaient être assez légers. Il a fait surtout des études classiques et il a été très influencé par les anthropologues évolutionnistes de la fin du XIXe siècle, notamment Edward Burnet Taylor et Lewis H. Morgan. Après ses études, il est revenu en Australie, il s'est occupé un peu de politique, il a été un temps secrétaire du parti travailliste de la région New South Wealth, et à la victoire de celui-ci, on a projeté de le charger de mission en Angleterre pour mieux faire connaître les positions du Labour, du parti travailliste australien, en Angleterre, pour en donner une image plus valorisante que celle qui apparaissait dans la presse britannique, qui était conservatrice, et donc on voulait qu'il prenne contact avec les mouvements socialistes européens. Il part alors à Londres mais, manque de chance, entre temps, le Labour perd les élections en Australie et donc il fut relégué à un petit poste. Déçu par la politique, il la quitte définitivement en 1922. Il s'était lié d'amitié pendant son séjour à Oxford avec Rajani Palme Dutt, moitié indien, moitié suédois, qui devait devenir plus tard l'un des membres fondateurs du parti communiste britannique. Childe a toujours manifesté de la sympathie pour les idées marxistes, on pourrait même dire une certaine admiration pour les théories

communistes, ce qui l'a parfois un peu marginalisé au sein de sa profession, au sein du cercle de ses collègues. C'est vers 1920 que Childe, qui tout au long de ses études avait montré un goût identique à la fois pour la philosophie politique et pour l'archéologie préhistorique, décide de se consacrer pleinement à l'archéologie préhistorique. Il travaille pendant quelques temps au British Museum, puis à la bibliothèque du Royal Anthropological Institute et il profite de ces années pour voyager. Il voyage beaucoup en Europe centrale, d'où il ramène une grosse documentation qui va lui servir, évidemment, pour écrire la première version de *L'Aube de la civilisation européenne*. Il remarque vite la différence qu'il y a entre l'agriculture occidentale, celle des managers, des fermiers, du monde mécanisé de l'Europe de l'Ouest, avec les techniques encore rudimentaires, encore très traditionnelles des pays de l'Europe centrale et de l'Europe du Sud-Est. Alors évidemment, dans *L'Aube de la civilisation européenne*, il essaiera de traduire ces choses-là.

Une contestation des archéologies nationales

Cet ouvrage a beaucoup tranché sur ce que l'on faisait jusqu'à présent en archéologie préhistorique où les angles de vue, au maximum, étaient des angles de vue nationaux : on ne sortait pas des frontières. On a vu précédemment qu'au XIXe siècle le concept d'État-Nation avait beaucoup influencé l'archéologie et ce qu'on faisait en archéologie, c'était essentiellement l'histoire des peuples, mais l'histoire des peuples imposait bien entendu qu'on ne sorte pas des frontières nationales. Childe a fait voler en éclats ces choses-là, même si Déchelette l'avait déjà fait un peu avant il faut le reconnaître, dans son *Manuel* publié en 1908. Ce que Childe a mis en lumière, dans *L'Aube de la civilisation européenne*, c'est la complexité des cultures régionales dans la plus grande partie de l'Europe, cet extraordinaire buissonnement qui caractérise le Néolithique européen. Cet ouvrage a marqué une date, même en Angleterre, dans la mesure où il a montré que l'archéologie préhistorique était désormais une discipline majeure, une discipline adulte et une matière incontournable dès qu'il s'agissait de questionner les racines des peuples européens. Il faut voir qu'à cette époque-là, en Angleterre, il n'existait qu'une seule chaire d'archéologie préhistorique, à Cambridge, et que les archéologues n'occupaient généralement que des postes secondaires, dans l'enseignement ou les musées. La théorie de Childe repose sur le fait que la Civilisation -au sens de Lewis Morgan, c'est-à-dire les stades évolués qui voient la naissance de l'État, de l'écriture, des premiers grands ensembles avec État ou pas, comme la Mésopotamie- naît au

Proche-Orient et que, probablement, ce qui l'a précédé, c'est-à-dire le Néolithique, n'a pu que naître dans les mêmes régions. Autrement dit, le leadership de l'évolution économique et sociale se trouve au Proche-Orient, et l'Europe étant une sorte de lieu périphérique qui sera colonisé progressivement.

Il y avait déjà eu des débats autour de ce concept-là, vers la fin du XIXe siècle, des débats entre occidentalistes, des gens qui n'étaient pas partisans d'une influence du Proche-Orient sur le développement de la civilisation européenne, et les orientalistes -dont étaient Childe, Déchelette, Montelius, etc.- qui eux pensaient que les choses avaient d'abord bougé en Orient et puis s'étaient propagées insensiblement en Occident. En même temps, il était orientaliste mais il reconnaissait que l'Europe avait su créer des choses originales, autrement dit que, de temps en temps, on avait des cultures qui étaient des cultures spécifiquement européennes, qui ne devaient pas grand-chose au Proche-Orient. Il faut dire qu'il rencontrait un peu par moment, les idées de Kossinna, cet archéologue allemand qui vantait, flattait le développement des peuples, et en particulier des peuples germaniques, et pensait qu'une partie de la civilisation européenne, en liaison notamment avec ce qu'on appelait les langues indo-européennes, n'avait pu naître qu'en Europe, et notamment en Europe du Nord. Kossinna était un occidentaliste mais, en même temps, il était pangermaniste d'une certaine façon, dans la mesure où il mettait en Europe du Nord et en Allemagne les origines des langues européennes, qui s'étaient ensuite secondairement fragmentées pour arriver aux langues de l'Antiquité et au-delà. De sorte que, comme lui-même s'était intéressé à la philologie, un an après *L'Aube de la civilisation européenne*, Childe publie en 1926 un autre ouvrage qui s'appelle *Les Aryens. Une Étude sur les origines indo-européennes*. Là, il a eu l'idée d'associer l'archéologie et la philosophie comparée. Tout cela l'avait conduit à estimer qu'une série de populations parlant des langues voisines avaient conquis, vers la fin du Néolithique, la plus grande partie de l'Europe et favorisé une certaine forme d'unification culturelle. Au fond, au début du Néolithique, l'Orient aurait été décisif dans les processus de néolithisation du continent, mais ensuite l'Europe aurait repris le dessus et se serait un peu affranchie de ces influences orientales, qui avaient en quelque sorte déterminé sa physionomie culturelle au cours du Néolithique. Il n'était pas tout à fait d'accord avec Kossinna, car Kossinna voyait dans l'Europe du Nord, et dans l'Europe germanique essentiellement, l'origine des langues indo-européennes, alors que Childe la mettait plutôt (c'est une thèse qui est restée classique), dans l'Europe du Sud-Est ou dans les steppes de

l'Asie du Sud-Ouest. Donc, au fond, il restituait à l'Europe une partie de son destin. Il faut savoir aussi qu'en 1926, quand il a publié cet ouvrage, cette assimilation entre Aryens et indo-européens était assez proche de celle défendue par Kossinna, sauf que le foyer n'était pas au même endroit. Mais le fait d'intervenir dans cette problématique a très rapidement gêné Childe, parce que c'était l'époque de la montée du nazisme, et vous savez que les thèses de Kossinna ont été récupérées par le Troisième Reich, Kossinna faisant de l'Allemagne une sorte d'épicentre des langues indo-européennes et, évidemment, les idéologues du Troisième Reich ont repris les idées de Kossinna en montrant que le berceau de l'Europe c'était l'Allemagne, ce qui les arrangeait car cela légitimait leurs prétentions expansionnistes. Childe s'est vite trouvé en porte-à-faux dans cette histoire et, dans ses écrits ultérieurs, il a abandonné le thème des Aryens, des indo-européens, et il a redonné au Proche-Orient tout l'intérêt qu'il lui avait un peu retiré en écrivant ce livre : il n'est d'ailleurs guère plus revenu sur cette question-là, parce qu'elle était un peu dangereuse dans le contexte politique de l'époque.

L'Orient : un laboratoire du Néolithique

En 1927, à la suite de ces deux ouvrages, Childe est nommé professeur à Édimbourg, en Écosse, sur une chaire qui avait été occupée auparavant par Lord Abercromby, qui avait déjà travaillé sur le Campaniforme. Childe n'était pas un manuel, ce n'était pas un homme de terrain mais il a fait des fouilles, notamment celles déjà mentionnées à Skara Brae. Sur cette photo, voilà Childe au milieu [diapositive 11] et Pilott ici sur le côté [à droite], plus jeune. Ici un croquis de Childe [diapositive 12] fait par Jacques Nenquin, qui a été pendant quelques années le secrétaire général de l'Union internationale des sciences pré et proto-historiques. Les fouilles de Skara Brae, dans les Orcades [diapositive 13], est un site où il y a des maisons agglomérées, tout est en pierre, il n'y a pas de bois dans le secteur, [diapositive 14] donc c'est quelque chose d'assez original avec des sortes de cases, de lits, de foyers, tout ça en pierre. Le séjour de Childe à Edimbourg a été très prolifique, parce qu'il a écrit sept ou huit livres fondamentaux : *L'Orient ancien*, publié chez Payot après la guerre, *Le Danube dans la Préhistoire*, *L'Age du Bronze*, *Man makes himself*, d'ailleurs publié par Gonthier sous le titre *La Naissance de la civilisation*, *Le Mouvement de l'Histoire*, publié par Arthaud en 1961. De sorte que si Childe, jusque vers 1930-1940, a surtout travaillé en Europe, il a ensuite élargi sa focale, parce qu'il n'a pas écrit que des ouvrages sur l'Europe, il a écrit des ouvrages de

portée beaucoup plus générale, planétaire dans une certaine mesure et qui sont des sortes de réflexions sur le mouvement de l'Histoire, comment s'organise l'Histoire, comment s'organisent les sociétés historiques.

Puisque l'Est, l'Orient, est à l'origine de la néolithisation européenne [diapositive 15], quelques mots sur la façon de Childe de voir les débuts de la protohistoire dans *L'Orient préhistorique*, à partir de la traduction qu'en a fait Payot en 1953, la première édition remontant à 1935.

C'est vrai que, profitant des découvertes qui avaient eu lieu en Égypte, en Mésopotamie et jusqu'en Inde, Childe a essayé d'en synthétiser les résultats, d'en tirer un bilan, notamment sur le problème qui lui tenait à cœur, celui de l'avènement de l'agriculture, et plus tard, dans un second temps, du processus d'urbanisation. Dans les deux cas, il admet l'antériorité des épanouissements proche-orientaux par rapport à l'Europe, qu'il considère comme un continent encore barbare. C'est ce qui explique d'ailleurs cette carte où l'on voit que finalement la néolithisation de l'Europe, mais pas seulement la néolithisation, les cultures qu'aujourd'hui nous appelons chalcolithiques ou du début de l'âge du Bronze sont aussi concernées, trouvent toutes pour Childe leur origine dans les foyers les plus importants de l'Orient, c'est-à-dire à cette époque-là l'Égypte et la Mésopotamie, avec essentiellement une influence de ces cultures sur la Crète et à partir de là, à la fois par la voie du Danube et par la voie de la Méditerranée, une colonisation progressive au plan des idées, des techniques, du continent européen jusqu'à ses zones les plus occidentales. Pour revenir à l'Orient lui-même, Childe pensait au fond que les meilleurs secteurs candidats pour l'origine du Néolithique étaient probablement ceux qui, dans un second temps, avaient marqué le plus d'énergie pour évoluer vers des stades supérieurs, c'est-à-dire l'Égypte et la Mésopotamie. Malgré tout, il n'ignorait pas l'intérêt que pouvait présenter un secteur comme celui de la Palestine et si on regarde les tableaux chronologiques qu'il fait de l'époque, il met plus ou moins en concomitance la Mésopotamie, l'Égypte et la Palestine, bien que ce qui passe dans cette zone n'était pas encore très bien connu à cette époque-là. Le Néolithique précéramique n'était pas identifié, il n'a été connu, pratiquement bien défini, qu'avec les travaux de Miss Kathleen Kenyon dans les années 1950. Pour Childe, il y avait des endroits plus dynamiques, c'était la Mésopotamie et c'était l'Égypte. Il a aussi dans *L'Orient ancien* dressé un tableau de ce qui se passait dans la vallée de l'Indus. Au fond, il y avait trois centres de ce qu'il appelait la "révolution urbaine": l'Égypte, la Mésopotamie, la vallée de l'Indus, et il pensait

que c'était par là, dans ces secteurs, qu'il fallait retrouver les origines du Néolithique, c'est-à-dire remonter par une sorte d'analyse régressive à des temps plus anciens. S'agissant de l'agriculture, il pensait qu'il y avait deux types d'agriculture. [...] D'abord, l'agriculture itinérante sur brûlis de forêts, qui a longtemps servi à expliquer le déplacement des civilisations danubiennes néolithiques : autrement dit, on cultive, on retourne la terre à l'aide d'une houe, d'un bâton à fouir rudimentaire, on sème, on recueille la récolte. Mais comme les terrains ne sont pas mis en jachère, qu'il n'y a pas un système d'assolement, les rendements baissent rapidement, au bout de quelques temps les sols sont épuisés, il faut aller ailleurs. Donc cette agriculture est itinérante, elle est mobile ou elle n'est fixe que pendant un laps de temps relativement court. Ce modèle sera repris d'ailleurs par John Grahame Douglas Clark dans *L'Europe préhistorique, les fondements de son économie*, publié chez Payot en 1952. Payot était à cette époque l'éditeur des grandes synthèses anglo-saxonnes.

Et Childe fait observer qu'il y a un deuxième type d'agriculture, c'est l'agriculture sédentaire, qui caractérise l'Égypte, la Mésopotamie et l'Indus. C'est une agriculture sédentaire qui peut se pratiquer dans les zones où il y a des torrents, des rivières, qui abandonnent des limons très fertiles à la suite de crues : ce qui est le cas de l'Égypte, ce qui peut être le cas de la Mésopotamie et de l'Indus. C'est dans les zones où il y a ces grands fleuves qui ont des crues et donnent des épandages de limons très fertiles qu'on peut trouver d'emblée une agriculture sédentaire. Donc vous voyez cette opposition : la première agriculture est sédentaire en Orient et au contraire, dans les régions européennes, elle est itinérante.

La théorie des oasis

Autre argument de Childe : l'économie agricole se combine régulièrement avec une économie d'élevage et Childe accorde un poids évident aux données climatiques. Selon lui, les débuts de l'élevage se réalisent forcément à une époque de réchauffement climatique, celle du postglaciaire qui voit en Europe notamment la fonte des glaces, l'augmentation des températures, la mise en place d'un climat tempéré. Dans les régions qui sont plus au Sud, c'est-à-dire dans les régions du Moyen-Orient, se produit une translation des zones arrosées, qui étaient celles du Proche-Orient, vers le Nord avec le réchauffement climatique. Les régions du Nord deviennent des régions tempérées et, par contre, une plus grande aridité caractérise les régions précédemment arrosées : autrement dit, il y a une translation

Sud/Nord de l'humidité. C'est là qu'il en arrive à développer sa fameuse théorie dite "des oasis". Dans ces régions précédemment arrosées, on va vers des conditions de plus en plus arides. Évidemment les populations, mais aussi les animaux, les plantes, se regroupent autour des points d'eau, et c'est de cette promiscuité entre plantes, animaux, et population, que va naître la domestication.

Voilà un passage de Childe, qui ne manque pas de lyrisme pour expliquer la domestication animale : *« Les herbivores, en quête de nourriture et d'eau, se pressaient autour des sources et près des cours d'eau en déclin, se groupant dans ce qui devait former un jour les oasis, mais ils se trouvaient ainsi plus exposés que jamais aux attaques des bêtes de proies, les lions, les léopards, les loups, rôdant eux aussi en quête d'eau dans les parages. Les carnivores représentaient également une menace accrue pour les humains, les mêmes causes obligeant les chasseurs-collecteurs à s'agglomérer dans les vallées et auprès des sources. Le commun effort pour échapper au terrible effet de la sécheresse établit alors une sorte de solidarité entre le chasseur et sa proie. Si celui- là s'adonne aussi à la culture, il a quelque chose à offrir aux herbivores affamés, et les chaumes laissés par les récoltes constituent les meilleures pâtures de l'oasis. Une fois sa moisson rentrée, le cultivateur peut tolérer que des bovins sauvages ou des mouflons à demi-morts de faim empiètent sur les parcelles qu'il cultive. Certaines bêtes sont trop affaiblies pour fuir, trop décharnées pour qu'il vaille la peine de les abattre. Ces circonstances permettent à l'Homme d'étudier leurs mœurs, il s'efforce de chasser les lions et les loups qui les menacent, et peut même leur offrir quelques surplus de ses greniers. De leur côté, les bêtes s'appriivoisent et s'accoutument au voisinage de l'Homme »*. Plus loin, *« L'aridité croissante fut l'occasion pour le cultivateur de s'attacher non seulement de jeunes animaux isolés, mais les rescapés de troupeaux entiers où se trouvaient représentés les deux sexes et tous les âges. S'il s'avise du parti à tirer de ces groupes assemblés en lisière de son campement et qui constituent une véritable provision de gibier à domicile, l'Homme est sur le chemin de la domestication »*.

En fait, cette théorie, Childe ne l'a pas inventé, il l'a lui-même empruntée à un chercheur, Raphaël Pumpelly, qui avait écrit un ouvrage sur le Turkestan, publié en 1908, dans lequel cet auteur développait également ces sortes de regroupements autour des oasis, à la fois des populations humaines mais aussi des animaux et de la flore.

Climat et migrations

Il y a un point sur lequel les idées de Childe ont un peu vieilli et que l'on peut discuter : il considère que l'économie néolithique est une économie fermée et domestique, mais en disant cela il pense essentiellement au volet économique, c'est-à-dire que les populations néolithiques, les villages néolithiques, pouvaient vivre en autarcie, elles n'ont pas besoin d'échanger. Par contre, il reconnaît que des échanges s'opèrent déjà entre communautés pour l'approvisionnement en certains matériaux, silex, obsidienne, coquillages. Il est au courant de ces échanges qui se produisent dans les Balkans, notamment à propos des parures, des bracelets en spondyle. Ce qui est intéressant, c'est qu'il y a là une espèce de contradiction entre une sorte d'autarcie alimentaire et, en même temps, une certaine dépendance externe à propos des matériaux nécessaires à l'organisation de la production. On peut dire que ce problème n'est de nos jours encore pas tout à fait résolu car aujourd'hui l'archéologie ne cesse de mettre en évidence des échanges depuis le début du Néolithique et même avant, mais le problème de la transmission, des échanges de biens consommables, au niveau alimentaire, reste encore posé. Un autre point sur lequel Childe a insisté pour expliquer l'apparition des civilisations agro-pastorales, outre la part essentielle du climat, c'est celle du milieu, de ses potentialités. Il y a là une grande différence avec les culturalistes comme Robert Braidwood : pour lui, c'est la base matérielle, et donc le milieu qui nourrit, qui reste déterminant. Le progrès adaptatif est d'abord lisible dans le domaine technomatériel et là, on retrouve évidemment le poids des idées marxistes. Il prend comme exemple la civilisation magdalénienne et dit : « *La civilisation magdalénienne, qui est la plus brillante peut-être des civilisations occidentales du Paléolithique supérieur, a décliné et s'est éteinte dès lors que le milieu a changé* ». Bien entendu, on peut toujours penser qu'elle n'est pas morte, qu'elle s'est adaptée à de nouvelles conditions, ce qui a donné d'autres cultures, comme l'Azilien par exemple, en apparence moins brillantes, tout du moins au point de vue des productions artistiques. Surtout, dit Childe, le poids du culturel, de ce qu'il appelle la "superstructure magique", qui a permis le développement des œuvres d'art rupestres, si fort au Magdalénien, n'a été d'aucun effet pour faire évoluer cette culture vers d'autres stades supérieurs. Autrement dit c'est donc que les limites opposées par le milieu ont été les plus fortes. Dans son esprit, le naturel est plus important, à ce niveau-là, que le culturel, et vous retrouvez des idées absolument inverses chez quelqu'un qui l'a

beaucoup contesté, Robert Braidwood, pour qui au contraire le culturel est absolument déterminant dans ce type d'avancée. Alors, autre point également intéressant, qui est emprunté à Lewis Morgan : à chaque nouvel âge de la Préhistoire correspond un nouvel âge économique et social, c'est-à-dire que les choses se font par rupture. Mais si elles se font par rupture, comment expliquer ces ruptures ? Childe a une explication toute faite : ce sont les migrations. Autrement dit, il n'est pas du tout pour les évolutions autochtones, les évolutions sur place, les évolutions internes. Il est essentiellement pour la migration et, pour lui, ce sont les migrations qui expliquent tout. Au fond, la chasse-cueillette, c'est le stade de la sauvagerie chez Morgan ; le Néolithique, la révolution agropastorale, c'est le stade de la barbarie chez Morgan, et, enfin, l'âge du Bronze, la révolution urbaine, c'est cela qui amène la Civilisation, un terme qui est régulièrement repris par les anglo-saxons.

Une philosophie de l'histoire

Il convient à ce point, avant de revenir un peu sur *L'Aube de la civilisation européenne*, de dire quelques mots quand même sur ses ouvrages généraux, parce que cela donnera l'occasion d'évoquer les "suiveurs" de Childe, si on peut dire, ceux qui l'ont suivi dans ses théories. Alors d'abord les ouvrages plus généraux, comme *Man makes himself* ou *What Happened in History*. On est plutôt dans une sorte de philosophie de l'Histoire avec ces livres-là : pour Childe, en quelque sorte, il y a deux phases. Le Néolithique, c'est une sorte de message d'espoir avec l'agriculture qui peut nourrir les hommes : c'est la "révolution néolithique". Et puis arrive la deuxième révolution, la révolution urbaine. Tout s'effondre parce qu'à ce moment-là, se créent des dominants et des dominés, et il se produit un asservissement des peuples par les dominants. Au fond, la naissance de la civilisation, déjà commentée précédemment, se termine par un constat pessimiste. La progression démographique, qui accompagne le développement post-Néolithique, l'apparition des premières villes, des premiers Etats, ont entraîné des rapports de type dominants/dominés. Et la notion de progrès, chère à l'auteur, chère d'ailleurs à tous les évolutionnistes de la fin du XIXe siècle, est parfois frappée par des crises, des ralentissements, de sorte que le progrès humain peut être suivi par des phases de déclin. Il fait observer que "*les producteurs* -c'est-à-dire les cultivateurs, les pasteurs, au fond les « enfants du Néolithique » - *jouissent d'une*

certaine sécurité, mais avec l'avènement des premières cités, des premières villes -c'est-à-dire la révolution urbaine-, n'accédèrent pas à la richesse. De même pour les artisans : les artisans spécialisés n'auraient pu vivre autrement que des surplus procurés par la révolution, mais la part qui leur revenait était dérisoire. Finalement, l'essentiel des surplus avec l'accès à la civilisation restera le monopole de quelques privilégiés, les rois, les prêtres, leurs familles, qui profitèrent du travail des manuels. Ces classes dirigeantes, nées de la révolution urbaine, devaient [ça c'est un constat très pessimiste] une partie de leur pouvoir à des superstitions. Les prêtres en Mésopotamie, les pharaons en Egypte, autrement dit les classes dirigeantes solidaires [c'est très marxiste comme vue], ne patronnèrent pas les sciences rationnelles mais entretenirent des idées religieuses, génératrices certes d'espérance mais de caractère tout à fait illusoire". Les scribes, qui apparaissent dans ces cultures proche-orientales, étaient proches des milieux dirigeants, avec lesquels ils avaient partie liée, et ils entretenaient des superstitions à la gloire des dominants. Donc, ces sociétés, finalement, ont été aux prises avec des sortes de contradictions inextricables.

On retrouve là les idées de Childe, son côté un peu idéaliste teinté d'amertume, quand il pense à ce qu'aurait pu être, *"la splendeur d'un paradis sans classe"*. Tout en observant aussi que l'Homme finalement est l'artisan des superstitions et des instruments d'oppression autant que des sciences et des outils de production. C'est à dire qu'il s'est exprimé dans deux directions qu'il s'est cherché et forgé lui-même. Un petit passage, qui est dans la conclusion du livre, reprend bien ces idées : *« Mais il est aussi vain de déplorer les superstitions du passé que de dénoncer la laideur d'un échafaudage indispensable à l'érection d'un bel édifice. Il est puéril de demander pourquoi l'humanité ne progressa pas en ligne droite, de la puanteur crasseuse des communautés précédant la société de classes [au fond les communautés néolithiques] à la splendeur d'un paradis sans classe jusque ici nulle part réalisé. Peut-être les conflits et les contradictions, mis en lumière dans ces pages, constituent-ils la dialectique même du progrès, quoiqu'il en soit ce sont des faits. La réprobation dont on peut les entourer ne prouve aucunement que le progrès soit une chimère, mais bien qu'on n'entend rien ni aux faits, ni au progrès, ni à l'Homme. L'Homme est l'artisan des superstitions et des instruments d'oppression autant que des sciences et des outils de production, c'est-à-dire qu'il s'est exprimé dans deux directions, qu'il s'est cherché et forgé lui-même ».*

Premières critiques

Revenons maintenant sur *L'Aube de la civilisation européenne*, pour pouvoir parler ensuite des gens qui ont évidemment suivi Childe dans ses conclusions. *L'Aube de la civilisation européenne* a été publiée en 1925 et, en 1927, le livre étant épuisé, on a fait une seconde édition, puis il y a eu une troisième édition en 1939, mais cette édition a été brûlée incidemment. C'était d'ailleurs dans cette édition de 1939, dans le contexte évidemment du nazisme, que Childe dénonce le dévoiement de l'archéologie préhistorique. Les nazis ont développé toute une archéologie préhistorique avec derrière une idéologie très forte. [...] Il écrivait en 1939 : « *Peut-être sommes-nous à la fin d'une ère de libre recherche. Sur une grande partie du continent, la Préhistoire a été attelée au service d'un dogme politique* ». Cette édition a été brûlée, et Childe s'est mis tout de suite à reconstituer une autre édition, qui a paru en 1947 : c'est cette dernière qui existe dans le commerce français. Entretemps, Childe avait noué des contacts avec ses collègues soviétiques et, par rapport aux éditions précédentes, il a revu certains chapitres consacrés à la Thrace, à la Moldavie, en gros aux civilisations pontiques, à toutes les civilisations de l'Europe de l'Est. Il en a rénové un peu les chapitres par rapport à ce qu'ils étaient dans les éditions précédentes. Il existe aussi une cinquième édition et une sixième édition a été publiée en 1957, l'année même de sa mort à l'âge de 65 ans en Australie, en montagne. Certains prétendent qu'en fait celle-ci est un suicide, qu'il voulait mettre fin à ses jours. 1957 est une date importante car ses idées commençaient à être attaquées. Pour lui, les premières civilisations agricoles néolithiques, c'était l'âge de la pierre polie, c'était la céramique, c'était l'agriculture, c'était la sédentarisation. Mais à partir de ce moment-là, on commençait de discuter, par exemple, l'idée qu'il pouvait y avoir du Néolithique sans céramique, et cela l'avait un peu perturbé. Deuxièmement, il y avait des gens qui contestaient ses chronologies, qui étaient des chronologies très basses, très contractées. Le fait que toute la civilisation européenne dépendait de l'Orient entraînait en quelque sorte l'idée que rien ne pouvait être en Europe antérieur à certaines civilisations orientales, donc toute la mécanique, toute la construction chronologique des civilisations européennes était fondée sur l'Orient et ne pouvait pas être plus anciennes, ce qui a engendré des anachronismes excessifs. Les gens ont commencé de l'attaquer sur le fait que ses chronologies étaient trop contractées et trop compressées. C'est le moment où le radiocarbone commençait à apparaître et à engendrer beaucoup de débats. Tout cela fait que Childe était un peu déstabilisé vers la

fin de sa vie et il semblerait que, dans la dernière édition, sous l'effet des modes qui commençaient de voir le jour, il ait un peu vieilli les premières civilisations européennes, et donc qu'il a un peu, si on peut dire, étiré l'accordéon chronologique. Ce document [diapositive 16] présente, de manière schématique, le système de Childe : Égypte et Mésopotamie qui sont les points de départ, ensuite Anatolie et Crète qui sont finalement les relais vers l'Europe, et puis les deux routes : la route du Danube et la zone méditerranéenne, et on voit que l'Égée joue un rôle clé dans la transmission des cultures, à la fois vers l'Italie, vers la péninsule ibérique, de là vers la France. Ce modèle [diapositive 17] est intéressant parce qu'il donne lieu à un anachronisme qui est assez criant. En Troade, c'est-à-dire en Anatolie occidentale, la grosse référence, depuis les fouilles de Heinrich Schliemann puis de Wilhelm Dörpfeld, c'était le site de Troie. On avait une stratigraphie qui était évidemment très importante, avec Troie 1, Troie 2, etc. : ce que Schliemann appelait les cités successives de Troie, les villes successives qui s'étaient développées sur le site de Troie, sur le site d' Hissarlik. Childe mettait en comparaison Troie 1, Troie 2 et notamment les céramiques d'un noir brillant, poli, qui étaient des céramiques qui présentaient un caractère un peu métallique, en correspondance chronologique avec tout le Néolithique du Sud-Est de l'Europe, Dimini- Vardar-Morava, c'est-à-dire en gros la culture de Vinça. Vinça, en Serbie, c'est un tell, c'est-à-dire un empilement de couches d'habitat formant une sorte de grande stratigraphie qui a permis de définir la culture de Vinça, une culture du Néolithique moyen qui s'est développée pendant 1500 ans, avec un stade ancien et des stades plus récents, plus évolués. Childe établissait donc cette espèce de parallélisme, mais là il se trompe lamentablement parce que Troie 1 doit démarrer vers 3500 environ avant notre ère tandis que Dimini-Vardar-Morava, c'est autour de 4500/5000 avant notre ère. Et donc, comme dans le système de Childe tout ce qui est oriental influence l'Anatolie, que l'Anatolie influence la Grèce et les Balkans et que les Balkans influencent l'Occident, tout cela est forcément très compressé et, on peut le dire aujourd'hui, n'a plus aucune valeur du point de vue chronologique. Mais à l'époque, il n'y avait pas le radiocarbone, donc on était obligé de travailler par comparatisme. Et qu'est-ce qu'on comparait essentiellement ? On comparait les céramiques, parce que les céramiques, évidemment, il y en a beaucoup sur les sites néolithiques et c'est un marqueur culturel fort.

De Mycènes au Wessex

Sur ce schéma de Childe, on voit S = "Grains de faïence segmentés" : pour lui en effet, les premières importations orientales, les premières marques qui permettaient de positionner chronologiquement, de façon certaine, l'Orient et l'Occident, c'était le développement des grains de faïence que l'on croyait à ce moment-là fabriquée essentiellement en Égypte. On appelait ça les "perles égyptiennes", en faïence ou en pâte de verre, et on en trouvait pratiquement dans toute l'Europe. Et Childe disait [diapositive 18] "Voilà des importations, elles viennent d'Égypte, elles transitent par Mycènes et, à partir de là, on peut les retrouver en Europe occidentale". On mettait les débuts de Mycènes autour de 1600 avant notre ère, donc la diffusion de ces perles en Europe ne pouvait pas être antérieure à 1600, donc on les datait grosso modo de 1500/1400 au fur et à mesure qu'elles allaient vers l'Ouest. Ce qui explique que les cultures d'Europe du centre et d'Europe de l'Ouest où l'on trouvait ces perles de verre, où l'on trouvait aussi des choses un peu originales comme l'or, bien présent à Mycènes, et comme l'ambre..., toutes ces cultures selon lui ne pouvaient pas être antérieures au Mycénien, et donc ne pouvaient être que postérieures à 1600/1500 avant notre ère. Alors là-dedans, on mettait des cultures du Bronze ancien du centre de l'Europe, les grandes cultures occidentales du Bronze ancien comme les princes des tumulus d'Armorique, ou la culture du Wessex en Angleterre, toutes ces cultures qui sont des cultures du Bronze ancien, quand Childe les datait il ne pouvait pas les positionner avant 1400. On mesure bien cette compression qui faisait que tout l'Occident était tributaire chronologiquement de ce qui se passait à l'Est, l'Égée n'étant d'ailleurs qu'un relais par rapport aux sources, aux épices, qui étaient en Orient. Dans cette perspective, Mycènes [diapositive 20] est le relais obligé, avec ses grandes tombes du cercle A, avec ses poignards extraordinaires [diapositive 21]. Quand la civilisation mycénienne a été révélée par Schliemann et Dörpfeld, cela a été un choc en Europe et, à partir de ce moment-là, on mettait à Mycènes l'origine de la civilisation européenne, en reniant un peu l'Orient. Il y a même des gens qui ont défendu le sens inverse, les Allemands en particulier ont dit qu'au fond, les premiers Indo-européens sont en Europe du Nord et en Europe germanique, donc, au fond, Mycènes n'est jamais qu'un appendice secondaire d'une civilisation qui est née en Allemagne.

On voit à nouveau ici le poids sous-jacent des idéologies qui sont derrière la plupart des

théories archéologiques, et cela il ne faut jamais le perdre de vue. Ici [diapositive 22] les fameux masques en or de Mycènes, ici, le masque dit "d'Agamemnon". Sortons un peu de l'archéologie pour rentrer dans la mythologie archéologique : lorsque Schliemann a fouillé ces tombes, il a passé un télégramme au roi de Grèce en lui disant : "*J'ai retrouvé Agamemnon*". Tout ça n'a bien sûr rien à voir ni avec la Troie d'Homère, ni avec la royauté. Pour qu'il y ait des rois et une certaine administration, il faut un palais. Le palais de Mycènes est bien plus récent, les tombes du cercle A datent entre 1700 et 1500 avant notre ère. Il n'est pas sûr qu'il y ait eu alors une royauté à Mycènes. Ce sont des aristocrates, des élites, des dominants, on peut les appeler comme on veut, mais ce ne sont sans doute pas des rois. Évidemment, les civilisations à tumulus d'Occident [diapositive 23], comme les tumulus armoricains, les tumulus du Wessex ou les tumulus de Saxe [diapositive 24], étaient considérés comme relevant d'une influence mycénienne, avec les fameuses pointes de flèches armoricaines [diapositive 25], ces fragments de poignées cloutées d'or [diapositive 26], qui sont des choses connues à Mycènes. C'est Colin Renfrew qui a été un des premiers à mettre en cause cette influence mycénienne sur l'Occident. Parce que dès qu'on a eu le C14, on a pu dater plus précisément Mycènes, on a pu dater ces civilisations occidentales et on s'est rendu compte que ces civilisations, l'Armorique et le Wessex en particulier, dataient du Bronze ancien, c'est-à-dire en gros entre 2100 et 1600 avant notre ère, et ne devaient rien à Mycènes. Renfrew a fait un article d'ailleurs, "*Wessex without Mycenae / le Wessex sans Mycènes*", autrement dit, débarrassons-nous de ces théories mycénienes. Stonehenge aussi, si extraordinaire, ne pouvait être dû qu'à une influence mycénienne. Tout ça est évidemment abandonné aujourd'hui. Mais il faut voir, du point de vue de l'historiographie, ce que fut l'intensité des débats autour de ces questions.

La chronologie de Childe telle qu'évoquée jusqu'à présent, a vraiment été la chronologie officielle, au moins jusque dans les années 50. Autrement dit, elle a été suivie par de nombreux chercheurs. Son poids intellectuel, diffusionnisme à partir de l'Est et chronologies basses, a influencé toute une génération d'archéologues et la plupart des synthèses qui sont publiées entre 1950 et 1960 obéissent au modèle childien. Le livre de Bailloud paru en 1955, *Les civilisations néolithiques*, déjà évoqué, avec des cartes qui ressemblent à celles de *L'Aube de la civilisation européenne* et avec des datations qui sont très compressées, en est un très bon exemple.

Glyn Daniel et la chronologie des mégalithes

Une autre figure de ce chapelet historiographique est un personnage important de la Préhistoire britannique : il s'agit de Glyn Daniel. Plutôt vulgarisateur que chercheur, il est l'auteur de synthèses brillantes. Il a été contesté, en Angleterre même, dans la mesure où il s'est peu investi sur le terrain. D'ailleurs, entre parenthèses, cette dichotomie, elle existe encore aujourd'hui en archéologie : vous avez de brillantes personnes qui conceptualisent mais qui sont piétres sur le terrain, qui ne le pratiquent même pas, et à côté de ça, vous avez d'excellents fouilleurs, mais qui ont du mal à se sortir de l'archéographie, c'est-à-dire de tout ce qui est purement typologique. Donc, évidemment, l'archéologue idéal, c'est celui qui passe en permanence du micro au macro, du particulier au général, du particulier à la synthèse, et vice versa, avec des feed-back permanents. Mais ce n'est pas souvent le cas. Chacun trouve son plaisir où il veut, bien entendu, tout le monde est libre. Quoi qu'il en soit, Glyn Daniel était le directeur de la revue *Antiquity*, puis il a dirigé pendant très longtemps une collection chez Thames & Hudson "Ancient Peoples and Places", où il a essayé de bâtir, mais en tant qu'éditeur, une sorte de préhistoire mondiale. Lui-même s'est intéressé tout particulièrement au mégalithisme. Il était sous l'influence de Childe [[diapositive 27](#)], il a défendu, par exemple, pendant très longtemps une sorte de primauté égéenne dans l'apparition en Occident des sépultures collectives et du mégalithisme en particulier. Il a écrit un livre, paru en 1960 chez Thames & Hudson en anglais, *Les tombes mégalithiques de France*. Le problème, c'est que ce livre a été écrit avant que les premières datations radiocarbone n'apparaissent. Or, on s'en souvient, ce sont les Bretons, notamment Pierre-Roland Giot et ses élèves, Jean L'Helgouach et Jacques Briard, qui ont commencé à proposer en France les premières datations de mégalithes, avec des dates qui apparaissaient absolument improbables à ceux qui appliquaient le système de Childe. Parce que quand Giot fouillait par exemple le bâtiment de Carn, puis les bâtiments de Barnenez dans le courant des années 1950 et qu'il a fait faire les premières datations, elles donnaient pour les mégalithes des dates autour de 3800/3500 avant notre ère -elles n'étaient pas encore calibrées, ces dates- il s'agit ici de dates bc). Donc c'était quelque chose d'absolument surprenant, qui a complètement déstabilisé beaucoup de chercheurs.

Dans *Antiquity*, Glyn Daniel a su très vite prendre le vent et il est devenu un fervent défenseur du radiocarbone. Mais son livre, qu'il a publié avant 1960, avant les dates

radiocarbone, est un livre d'inspiration tout à fait childienne, c'est-à-dire qu'il compresse les dates et qu'il pense, par exemple, que le mégalithisme français évolue entre 2300 et 1200 avant notre ère, c'est-à-dire à des dates très basses, trop basses, très compactées. Il ne sort pas du système que Gérard Bailloud avait utilisé auparavant. Ainsi, il pensait que les hypogées d'Arles, ces très beaux monuments moitié tombes creusées dans le roc moitié mégalithes, étaient des bâtiments influencés forcément par les cultures méditerranéennes, influencés par les zones où il y avait des hypogées à proximité d'Arles, c'est-à-dire la Sardaigne, la Méditerranée centrale. Peut-être songeait-il aussi à l'Espagne, parce qu'il pensait qu'il pouvait y avoir des contacts qui s'opéraient directement entre la Méditerranée centrale et la Péninsule ibérique, et donc il pouvait y avoir une remontée le long des côtes de l'Espagne méditerranéenne jusqu'en France. Il le pensera aussi pour le mégalithisme. Voyez comment on est obligé, lorsque l'on s'en tient à une théorie et qu'on veut l'affirmer, l'énoncer et la démontrer, de chercher des points de contact géographiques qui permettent de soutenir ces perspectives purement diffusionnistes. Mais en même temps, Glyn Daniel était intéressé par le radiocarbone et il a très vite compris que les chronologies basses étaient pratiquement condamnées. Il a même écrit lui-même dans un de ses éditoriaux : « *La datation par le radiocarbone est la grande révolution de la Préhistoire du XXe siècle* ».

Grahame Clark et Vladimir Miložić

Autre suiveur de Childe, Grahame Clark, qui était professeur à Cambridge. Il avait écrit une sorte de préhistoire mondiale, *World Prehistory: a new outline*, dont la deuxième édition a paru en 1969. Entre temps, le radiocarbone était arrivé sur le marché et avait permis de montrer que tout ce qu'on considérait à l'époque comme des civilisations plus ou moins contemporaines ne l'étaient pas et qu'il fallait en fait vieillir beaucoup de ces manifestations. En même temps, le radiocarbone commencer de permettre d'avoir des sortes de concordances entre des civilisations qui n'étaient plus seulement les civilisations européennes, mais aussi les civilisations américaines, asiatiques, africaines, etc. Il a publié une autre édition, dont j'ai [Jean Guilaine] d'ailleurs rendu compte dans les *Annales* en 1977, mais ce qui nous intéresse ici c'est celle de 1969 parce que, malgré le radiocarbone, Clark succombe à ce qu'on pourrait appeler le mirage égéen, autrement dit il se situe encore dans la veine de Childe et il pense, notamment, que la Méditerranée orientale est le lieu d'origine de la sépulture collective, du culte de la déesse-mère, des expressions mégalithiques, du

travail du cuivre, tout cela ne pouvant venir que de la Méditerranée orientale et notamment de la zone égéenne.

Il y en a un autre qui a suivi Childe, c'est Vladimir Milojević. Il était allemand, professeur à Heidelberg, il a beaucoup travaillé dans les Balkans et a notamment fouillé le site d'Argissa, en Grèce, qui est une stratigraphie néolithique importante. Il avait échafaudé pour le Sud-est de l'Europe une chronologie affinée fondée en totalité sur des recoupements stratigraphiques entre gisements, et donc sur des comparaisons de matériaux : au fond, un système comparatif et une chronologie relative par la force des choses. Il en tirait même une sorte de chronologie générale, qui était valable pour l'ensemble du Néolithique européen. À ce moment-là, lorsque le radiocarbone est arrivé, beaucoup de cultures qui étaient datées très bas, très récentes, toujours dans le système de Childe, ont été vieillies. On a commencé à faire des datations sur les cultures de Grèce, des Balkans, etc. De sorte que Milojević a été complètement déstabilisé. Il y a eu toute une série de débats et Milojević n'en démordait pas, comme on le vit au congrès de Belgrade en 1971. On n'avait pas encore, malgré les premières datations C14, une idée de la durée réelle de développement des civilisations, de sorte qu'entre les tenants des chronologies basses et les nouveaux tenants des chronologies étirées, hautes, avaient lieu des débats, des prises de bec dans les revues. Lorsqu'on lit ça avec le recul, c'est assez amusant d'ailleurs.

La polémique sur Tartaria

Les fameuses plaquettes de Tărtăria constituent, dans cette perspective, un autre point intéressant. Milojević, qui était accroché à la vision childienne de l'articulation des cultures balkaniques, ne pouvait se résoudre à admettre que la culture de Vinča n'avait rien à voir avec le Bronze ancien de Troie, selon la théorie de Childe. Un argument sembla lui donner raison pendant quelques temps : en 1961, un fouilleur qui s'appelait Nicolae Vlasa, avait mis au jour en Roumanie, à Tărtăria, des plaquettes d'argile [[diapositive 27](#)] et ces plaquettes étaient assez étranges. Ce sont des plaquettes en terre cuite, qui sont ornées de motifs gravés, soit pictographiques, soit beaucoup plus abstraits, plus schématiques. Sur la première il y a une espèce de caprin, peut-être un autre animal à côté, et vous voyez autour des choses assez énigmatiques. Milojević et Vlasa se sont accrochés aux données stratigraphiques de ces plaquettes, parce que pour eux elles semblaient conforter le fait que Vinča était lié à Troie 1 et 2, qui était lui-même lié à Uruk, en Mésopotamie. On avait donc là la filière, autrement

dit on reprenait le système de Childe. Ces plaquettes, le fouilleur, Vlasa, prétendait les avoir trouvées dans un niveau de la culture de Vinča, qui nous l'avons vu, c'est en gros vers 5000/4000 avant notre ère, mais à cette époque-là, en appliquant le système de Childe, on la datait autour de 3000 avant notre ère. Le problème, c'est que sur ce site il y avait un niveau au-dessus, qui appartient à la culture de Baden, dans un faciès local qui s'appelle le Cotofeni. S'il avait trouvé les plaquettes dans ces niveaux Cotofeni, cela n'aurait pas posé de gros problèmes stratigraphiques, dans la mesure où on était vers 3000. On aurait pu dire à ce moment-là qu'il y avait une influence de la Mésopotamie, parce que Tărtăria rappelle les plaquettes pictographiques d'Uruk, en Mésopotamie, vers 3200/3000 avant notre ère et les choses auraient pu coller. Mais Vlasa disait "non, je les ai trouvées en bas, dans un horizon de la culture de Vinča". Cette découverte a donné lieu, en fait, à des tas de débats. On a montré ces plaquettes à un spécialiste du monde sumérien, A. Falkenstein, qui a dit "Ça ressemble à des plaquettes d'Uruk". Il y a eu alors trois positions, au premier desquelles ceux qui s'en tenaient aux chronologies basses, comme Milošević, qui disaient "Ces plaquettes sont Vinča, donc Vinča est contemporain d'Uruk et donc contemporain de Troie 1 et 2", en gros la thèse de Childe. Il y a ceux qui disaient "Ces plaquettes sont bien Vinča, mais Vinča est bien antérieure à la Mésopotamie, à Baden/Cotofeni, donc il faut beaucoup vieillir Vinča". C'étaient en quelque sorte les opposants aux tenants des chronologies basses, les opposants à Childe, Milošević. Et puis il y a une troisième version, que j'ai [Jean Guilaine] développée dans le livre *Caïn, Abel, Ötzi*, c'est qu'elles sont douteuses. C'est quelque chose qui ne s'est pas beaucoup dit. En Roumanie, lorsqu'elles ont été découvertes, Nicolae Ceausescu était au pouvoir. Imaginez un archéologue apportant à un chef d'État une découverte comme ça, qui montre que la Roumanie est soit aux origines de la naissance d'une pseudo écriture, soit en correspondance directe avec la Mésopotamie, dont la lumière éclaire d'emblée la Roumanie ! Evidemment, il y a eu localement toute une publicité faite autour de cette découverte, alors qu'en réalité elle est très problématique. D'une part, le jour où il a fait sa découverte, Vlasa était seul, il avait donné congés à ses fouilleurs. Quand vous faites une découverte comme ça, vous avez intérêt à remblayer et appeler les collègues pour qu'ils voient que c'est en place. Ensuite, il y a au musée où il travaillait, le musée de Cluj, une collection de plaquettes mésopotamiennes, des vraies et des fausses. On se demande donc si, en réalité, ce n'est pas un faux. Tout le monde a écrit sur les plaquettes de Tărtăria. Renfrew a fait des articles dessus, tous les néolithiciens ont fait des articles sur Tărtăria.

Aujourd'hui, plus personne n'en parle. Vous savez, quand une espèce de silence commence à se créer autour d'une découverte, ça veut dire que ce n'est pas très bon. Fermons cette parenthèse, qui sembla un temps avoir donné raison à Milošević, mais notons que les dates radiocarbone qui se sont ensuite multipliées ont montré que la culture de Vinča était réellement du Néolithique moyen et n'avait plus rien à voir avec le Bronze ancien de Troie ou d'ailleurs.

Edward Sangmeister et l'Égée

Parmi les diffusionnistes qui nous intéressent directement et qui accordent un poids important à l'Égée, il y a Edward Sangmeister, professeur à Freiburg, une des personnalités du Néolithique européen. Sangmeister ne s'intéressait pas aux mêmes problèmes que les autres, il s'intéressait plus particulièrement à l'origine de la métallurgie européenne. Et dès 1950, avec Siegfried Junghans et Manfred Schröder, ses collègues, il a parcouru toute l'Europe, il a fait des prélèvements dans toute l'Europe d'objets (armes, parures) de l'âge du cuivre, du Chalcolithique donc, et du début de l'âge du Bronze. Ce qui l'intéressait, c'était de voir comment était née la première métallurgie européenne. À partir des composantes des divers cuivres, il essayait de déterminer d'où provenaient ces cuivres et comment s'étaient organisées les cultures du Chalcolithique et du Bronze ancien européens. Son schéma reste quand même très childien car, d'une part, il a des chronologies basses, et, deuxièmement il donne à l'Égée un poids un peu surdimensionné. Cette image [[diapositive 29](#)] est extraite d'un article qu'il a publié en 1975. C'est très important la date, parce qu'en 1975, il y a déjà eu la contestation avec le radiocarbone des chronologies basses et lui, il reste encore attaché à ces chronologies basses. Et ce qui est assez amusant, c'est que bien qu'ayant une chronologie relative très contractée, il a fait un peu comme Bailloud, il n'a pas dit de contre-vérités sur l'enchaînement des divers stades qu'il a mis au point. Mais sa chronologie est trop récente et, surtout, il y a une surévaluation de rôle de l'Égée. Vers 2600 avant notre ère, d'après lui, il y aurait une première utilisation du cuivre natif dans la zone des Balkans et puis une métallurgie précoce qui apparaît en domaine égéen. Toujours cette espèce de mythologie du domaine égéen. Et puis à partir de là, ce noyau égéen est à la base de la transmission vers l'Ouest de la première métallurgie, puisque ce sont des colons égéens, pensait-on, qui partent de cette zone et transmettent, au Sud-est de la péninsule ibérique et au Portugal, les premiers rudiments de connaissance de la métallurgie. Vers 2200

[diapositive 30], toute l'Europe centrale et du Sud-est est gagnée aux pratiques métallurgistes, et l'Espagne du Sud et le Portugal, qui se sont autonomisés une fois transmises les connaissances de la métallurgie, construisent à partir de leurs propres gîtes de minerai une métallurgie spécifique. Vers 2000 [diapositive 31], il y a un renforcement des cultures dans toute l'Europe du Sud-est, du centre et dans l'Europe méridionale, l'Ibérie [diapositive 32] est gagnée à la métallurgie et commence à influencer l'Europe du Nord. Voilà qui confirme un peu les phases précédentes, et puis on arrive au Bronze ancien [diapositive 33] avec de la métallurgie pratiquement partout, mais avec des foyers très importants qui sont les foyers de l'Europe centrale parce que là, il y a de l'étain, bien entendu. Une vision diffusionniste -il n'a pas tort- mais avec des chronologies très contractées.

Revenons à la première carte [diapositive 34]. Sangmeister a eu une élève, qui s'appelait Beatrice Blance, qui a fait une thèse sur les débuts de la métallurgie dans la péninsule ibérique. Comme vous le savez, l'Allemagne et l'Espagne ont eu une histoire très proche au cours de la dernière guerre et avant. Les Allemands avaient implanté un centre archéologique très actif à Madrid, l'Institut archéologique allemand, qui avait aussi une antenne au Portugal. Il y avait donc des fouilleurs allemands qui fouillaient en Espagne, qui fouillaient au Portugal, avec des moyens financiers importants, et souvent avec des fouilles qui étaient d'une qualité supérieure à celle des fouilles faites par les Espagnols ou les Portugais eux-mêmes. Les Allemands servaient un peu de modèle, dans la pratique de terrain, aux gens de la Péninsule ibérique. C'est comme ça qu'ils ont fouillé notamment, et qu'ils fouillent encore, le site de Zambujal au Portugal. Donc Sangmeister avait une élève, Béatrice Blance, qui a travaillé sur la péninsule ibérique, sur les débuts de la métallurgie. Elle pensait que des colons égéens, partis d'Orient pour apporter les connaissances du travail du métal à l'Ouest, avaient aussi apporté avec eux l'art de construire ces sortes de remparts avec bastions, qui est un modèle que l'on retrouve effectivement en Égée à ce moment-là, le travail du métal et ce qui lui était lié, notamment des cultes matérialisés par des figurines que l'on pouvait retrouver en Espagne. Il y avait tout un ensemble d'éléments culturels, et pas simplement la métallurgie, qui aurait été transmis depuis l'Égée jusqu'au monde ibérique. Voilà certains de ces sites égéens [diapositive 35] caractérisés par des murailles à bastions ronds ou semi-circulaires. Ici, par exemple, c'est le site de Kastri à Syros (Grèce). C'est un site de cuesta qui, sur la partie qui donne vers la mer, est barré par un rempart et, à l'avant de ces remparts, il y a toute une série de bastions. On retrouve la même chose sur un

site qui s'appelle Panormos à Naxos ou à Lerne en Grèce, par exemple, où vous voyez aussi les bastions de cette époque-là, avec un rempart et puis ces bastions demi-circulaires à l'avant du rempart lui-même. Tout cela alimentait en quelque sorte la thèse de Blance. Voilà maintenant les bastions du Sud de la péninsule ibérique, les bastions de Los Millares [diapositive 36], un site de la région d'Almería, dans le Sud-Est de l'Espagne, mais que l'on retrouve exactement de la même façon au Portugal. Il y a plusieurs étapes de construction dans le rempart, bien entendu, il a été élargi, et vous avez même une espèce de barbacane dans la partie où se trouve l'entrée proprement dite du site. Une autre vue [diapositive 37] de ces remparts de Los Millares et ici [diapositive 38], en haut le site de Vila Nova de São Pedro, une version portugaise de ce type de site, en bas le site de Leceia. Là encore les bastions de Leceia [diapositive 39] à Oeiras.

À ce moment-là, en 1961, le docteur Jean Arnal [diapositive 40] commençait de fouiller le site du Lébous en France. Le Lébous, c'est un site de la région de Montpellier, qui rappelle un peu celui que Jacques Coularou et ses collègues ont fouillé dans les années 80 et 90, dans la même région, à Boussargues [diapositive 41] : il s'agit de sites ceinturés par des murs en pierres sèches, avec des espèces de tourelles aux angles ou sur les lignes de développement des murs. Quand Sangmeister, qui fouillait à Zambujal qu'il rapprochait des sites égéens, a vu qu'Arnal trouvait au Lébous des choses un peu comparables à celles qu'il explorait dans la Péninsule ibérique, s'est dit que les Égéens n'étaient pas simplement venus dans la Péninsule ibérique mais qu'ils étaient également venus dans le Midi de la France. C'est pour cela d'ailleurs qu'il a fouillé avec Arnal pendant quelques temps au Lébous : il y a envoyé des étudiants, parmi lesquels Christian Strahm, qui était son élève, et il y est peut-être lui-même venu fouiller. On voit bien comment ces choses-là ont fait tache d'huile et comment cette notion de primauté égéenne a encore joué un rôle très important en Occident. Là aussi la contestation est arrivée par la suite, quand on s'est rendu compte que, souvent, les sites d'Occident étaient plus anciens que les sites égéens. Le radiocarbone a remis en question ces fameuses flèches Est/Ouest qui n'étaient, finalement, que la reproduction du modèle de Childe.

Pleins feux sur la péninsule Ibérique

Toujours à propos des Allemands en Espagne et au Portugal, notons qu'en plus de Sangmeister il y a eu Hermanfrid Schubart, qui lui s'intéressait aux périodes plus récentes et surtout à tout ce qui était phénicien, punique, mais qui a travaillé aussi sur des périodes plus anciennes, comme l'âge du Bronze. Schubart pensait que, pratiquement dès le troisième millénaire, il y avait eu une sorte de voie entre l'Égée et la Péninsule ibérique qui expliquait toute la préhistoire ibérique. Au Chalcolithique, c'étaient ces fameux sites fortifiés à bastions qui puisaient leur origine en Égée, ensuite il y avait eu au cours de l'Age du Bronze en Espagne, notamment dans le Sud-Est, une culture très brillante, la culture d'El Argar, et Schubart pensait donc tout naturellement qu'il fallait également regarder vers l'Égée pour trouver l'origine de cette culture espagnole d'El Argar. Puis il y a eu les Phéniciens, les Puniques, puis la colonisation grecque. Donc, depuis le troisième millénaire, sans cesse, existait une relation qui liait la Péninsule ibérique à l'Est. C'est l'exemple de Boussargues, un site qui a été rapproché des sites espagnols et des sites égéens. C'est aussi le cas du Rocher du Causse dans l'Hérault [diapositive 42] où c'est un peu le même système, grosso modo - mais si on fait de la typologie pointue on s'aperçoit qu'en réalité il y a beaucoup de différences- et de l'Argar. Ces civilisations brillantes, on pensait qu'elles ne pouvaient pas avoir été "fabriquées" sur place, elles ne pouvaient qu'être nées sous l'effet d'une influence extérieure.

Cette illustration [diapositive 43] montre une grande sépulture circulaire -que l'on appelle une tholos- qui se trouve dans la Messara, la plaine du Sud de la Crète, à Platanos. En 1963, les espagnols Martín Almagro Basch et Antonio Arribas refouillent le site de Los Millares : ils commencent à explorer la ligne de défense et ils refont aussi des fouilles dans les tholos, ces monuments à encorbellement, ces tombes qui constituent la nécropole de Los Millares. Vous avez le site avec cinq rangées de défenses successives et, à côté, la nécropole avec toute une série de sépultures en tholos. En 1963, avant que Blance ne développe ses propres théories, elle a publié sa thèse en 1970-1971.

D'où venaient ces monuments particuliers ? La tholos type de Los Millares [diapositive 44], c'est un monument sous tumulus, avec un couloir d'accès avec une série de portes en four caractéristiques qui permettent d'arriver dans la chambre funéraire dans laquelle se trouvent des piliers qui sont toujours très beaux, très régularisés, prolongés dans leur partie

supérieure par un système de voûte avec une dalle qui sert de clé. C'est une architecture qui est si belle, si sophistiquée, qu'on pensait qu'elle ne pouvait pas être née dans la Péninsule ibérique, et donc on regardait toujours vers l'Est. Évidemment, il fallait trouver des éléments convaincants à l'Est : donc on disait que c'étaient les fameuses tholos crétoises qui avaient servi de modèle aux tholos ibériques. On est donc toujours dans une ambiance diffusionniste, des auteurs diffusionnistes qui regardent toujours vers l'Égée et qui essaient de trouver des points de comparaison.

Évoquons maintenant quelque chose de très intéressant du point de vue de l'historiographie, puisqu'on est sur la Péninsule ibérique. Entre 1920 et 1940, le grand personnage de l'archéologie ibérique c'est Pedro Bosch-Gimpera, qui était professeur à l'université de Barcelone. Il a créé une école d'où sont sortis des gens comme Louis Pericot, Miquel Tarradell, Alberto Del Castillo, l'auteur de ce gros livre sur la civilisation du vase campaniforme. C'était alors le grand centre de la Préhistoire espagnole. Bosch a même écrit un ouvrage qui s'appelle *Ethnologia de la península ibérica*, publié en 1932, qui est un modèle d'érudition sur la préhistoire ibérique. Ensuite, sous le franquisme, il a été emprisonné. Il y a eu une pétition de savants internationaux qui ont réussi à le faire libérer, il est passé en France puis ensuite en Angleterre. Après la guerre, il est venu un peu travailler à l'UNESCO, mais il s'est surtout fixé au Mexique, où il est devenu professeur à l'université de Mexico. Au moment de la guerre d'Espagne [...] Martín Almagro essaiera de contrebalancer l'influence de Bosch-Gimpera. Bosch était un occidentaliste, il contestait les idées de Childe, les chronologies de Childe qu'il trouvait beaucoup trop contractées, le mégalithisme daté beaucoup trop bas, et Bosch n'était pas sûr que le mégalithisme vienne d'Orient. En particulier, il pensait que les dolmens de la façade atlantique de la Péninsule ibérique étaient possiblement des monuments élaborés par les populations autochtones de dérivation mésolithique. D'ailleurs, il rapprochait les armatures tranchantes trouvées dans les mégalithes de cette région du Nord du Portugal et du Portugal moyen, avec les géométriques mésolithiques des civilisations antérieures, type Muge par exemple. Donc Martín Almagro a pris systématiquement le contre-pied de cette théorie et a abondé dans le sens de la théorie childienne, c'est-à-dire la théorie diffusionniste avec les influences de l'Est. Vous voyez comment les oppositions de personnes se doublent également d'oppositions au niveau des concepts défendus sur le plan scientifique. Almagro a publié *Los Millares [El poblado y la necrópolis megalíticos de los Millares]* en 1963 avec Arribas, plus jeune et plus

moderne. Le radiocarbone venait d'arriver, on commençait à avoir quelques datations intéressantes remettant en cause les chronologies contractées, mais le patron c'était Almagro et il a un peu imposé ses idées dans cet ouvrage. Quoi qu'il en soit, on voit bien cette permanence, ce poids des théories diffusionnistes. Signalons pour finir ce tour d'horizon des héritiers de Childe, l'ouvrage de Hubert N. Savory, *Spain and Portugal: the Prehistory of the Iberian peninsula*, publié dans ces années 60 dans la série "Thames & Hudson" dirigée par Glyn Daniel, ouvrage franchement diffusionniste puisque il considère que le mégalithisme, la sépulture collective, tout cela vient forcément d'Orient.

Un match France-Angleterre

Quelques critiques de Childe à présent et d'abord, en Angleterre, dans son propre pays. Il y a d'abord John Grahame Douglas Clark, qui conteste surtout chez Childe cette notion de migration. Les renouvellements périodiques de cultures se font, chez Childe, par effet de migrations successives et Clark n'est pas toujours d'accord sur cette façon de voir les choses. Quelques mots également sur la façon dont la France a perçu Childe. Les lecteurs français en réalité l'ont peu connu. En 1935, paraît chez Payot la première traduction de *L'Orient préhistorique*, republié en 1953. En 1935, paraît également dans la revue *Préhistoire*, qui n'existe plus aujourd'hui et qui publiait des articles très généraux -elle a publié des articles de Bosch-Gimpera et beaucoup de grands auteurs- un article de Childe qui s'appelle « *Le rôle de L'Écosse dans la civilisation préhistorique de l'Atlantique* ». Il faut attendre 1949 pour que Payot publie son ouvrage *L'Aube de la civilisation européenne*. En 1950, à la demande de Raymond Vaufray qui dirigeait avec Henri Vallois la revue *L'Anthropologie*, Vaufray publie un article de Childe et de Nancy Sandars sur la civilisation de Seine-Oise-Marne, civilisation du Néolithique final du Bassin parisien, identifiée d'ailleurs par Bosch-Gimpera. On voit, au passage, comment ce sont des étrangers qui ont « fait » le Néolithique français pendant deux ou trois décades, parce que les Français n'avaient aucun intérêt pour le Néolithique, ou lorsqu'ils travaillaient sur le Néolithique, ils avaient une focale d'analyse qui était une focale tellement régionale qu'elle s'opposait à des visions plus générales, à un problème d'enchaînement des cultures les unes avec les autres. Donc, publication de Childe et Sandars dans *L'Anthropologie* sur la civilisation Seine-Oise-Marne, et puis ensuite ont paru les livres plus généraux qui seront publiés par Gonthier et par Arthaud. De sorte que la carrière de Childe est déjà, d'une certaine façon, en grande partie derrière lui, lorsque ses

idées commencent à être réellement connues en France. Il faut dire aussi que cette arrivée tardive a coïncidé avec l'éveil des recherches néolithiques en France. 1950 en gros, pour prendre un chiffre rond, c'est réellement le point de départ des études professionnelles en France sur le Néolithique. Avant cette date, c'est essentiellement une affaire d'amateurs ; la France préhistorienne ne s'intéresse pratiquement qu'au Paléolithique. Revenons tout d'abord sur les comptes-rendus qui ont été faits de ces livres britanniques en France. Lors de la parution de la première édition de *L'Aube de la civilisation européenne*, Marcelin Boule, dans *L'Anthropologie*, salue l'ouvrage, rend hommage aux éminentes qualités du grand traité de Gordon Childe, mais Boule était un paléolithicien et il rendait hommage à un esprit brillant, mais sans être lui-même compétent sur le sujet dont il rendait compte. Puis, pendant un certain nombre d'années, *L'Anthropologie* a régulièrement rendu compte, le plus souvent avec un grand éloge, des publications de Childe, et souvent avec un pointe de regret, en constatant le retard qui, parallèlement, s'accumulait en France sur nos recherches néolithiques, lesquelles souvent n'étaient pas sorties, jusqu'à la fin de la deuxième Guerre Mondiale, d'un honnête amateurisme. Raymond Vaufrey, qui était un infatigable lecteur de la littérature préhistorique internationale, et en même temps un censeur parce qu'il lisait beaucoup, faisait systématiquement les comptes-rendus des livres étrangers dans *L'Anthropologie*, souvent d'ailleurs avec une foule de détails. Vaufrey lançait régulièrement dans *L'Anthropologie* son « France, éveille toi ! », sous-entendu "France, tu es endormie, il faudrait que les études néolithiques prennent vraiment leur envol parce que sinon nous accumulons un évident retard". Peut-être Vaufrey était-il vexé aussi d'un mot d'un archéologue anglais, Osbert Guy S. Crawford, qui faisait observer que la stagnation des études néolithiques en France bloquait la compréhension de problèmes à l'échelle européenne, et donc à l'échelle britannique. Les Britanniques, pour expliquer leur Néolithique, regardaient vers la France. Mais comme la France accumulait les retards, les Britanniques venaient de temps en temps, faisaient le tour des musées français, prenaient des notes et essayaient d'établir des concordances entre leur propre Néolithique et le Néolithique du continent. Par ailleurs, Vaufrey a joué un rôle très important dans la création au CNRS d'un corps de jeunes néolithiciens dans le courant des années 1950 et 1960. On lui doit aussi, entre 1931 et 1957, plus de dix comptes-rendus d'ouvrages, non seulement de Childe mais aussi d'autres auteurs britanniques : Charles F. C. Hawkes, qui avait fait une belle synthèse sur la Protohistoire de l'Europe du Néolithique jusqu'au Mycénien, ou encore

Clark qui, en 1952, a refait en quelque sorte le « Childe », mais sur une base moins culturelle, plus économique. Passons sur les comptes-rendus, tous élogieux évidemment. En 1955, Vaufrey revient à propos de l'ouvrage de Childe, *Prehistoric Migrations in Europe*, paru en 1950, où il s'inquiète à nouveau du retard français, tout en observant que ce n'est pas faute d'avoir souligné pour sa part cette situation préoccupante. Il constate que dans cet ouvrage : « *La France, par la force vraiment maligne des choses, ne joue qu'un rôle effacé. Encore est-ce grâce aux efforts de L'Anthropologie, par les mémoires qu'elle a autrefois aidé à publier, de Le Rouzic et de l'Abbé Philippe* ». Zacharie Le Rouzic, qui a travaillé beaucoup sur le mégalithisme et sur le Néolithique du Morbihan, comme l'Abbé Philippe, qui avait fouillé au Fort- Harrouard, un site très important pour le Néolithique et l'âge du Bronze, ont en effet tous deux publié leurs mémoires dans *L'Anthropologie*. Donc, Vaufrey essayait de compenser le retard français en publiant quelques bonnes monographies régionales dans *L'Anthropologie*, la revue qu'il dirigeait. « *Les Anglais, et plus particulièrement Gordon Childe, le savent bien, et l'ont dit quand c'était bien plus nécessaire qu'aujourd'hui. On éprouve tout de même une légère déception à n'en pas trouver le rappel dans la bibliographie générale, où le nom de L'Anthropologie a été oublié* ». Alors ça aussi, c'est un mal qui n'est pas nouveau, les Anglo-saxons qui lisent et s'imprègnent des articles français en oubliant de les citer en bibliographie, c'est un problème encore actuel.

Les irritations de Raymond Vaufrey

Vaufrey sera un peu moins amène avec le livre de Childe *Peacing together the Past / Le Passé reconstitué*, publié en 1956, où il reproche à Childe certaines de ses conceptions en matière de Paléolithique : « *Au fond, une manière de faire observer qu'Outre-Manche on s'y connaissait en matière de Néolithique, mais non en ce qui concerne le Paléolithique* ». Et Vaufrey, parfait honnête homme, mesurait ses mots, mais parfois son agacement transparait sur ce clivage Paléolithique = recherches françaises, Néolithique et Ages des métaux = recherches dominées par les synthèses britanniques. D'autant qu'il se double en coulisse d'une forme d'impérialisme, des deux côtés, sur la discipline, problème qui se double à son tour de la position de la langue française ou anglaise comme langue scientifique internationale dans le domaine de la Préhistoire. Pendant très longtemps, le français a été la langue officielle dans le domaine. Au niveau de l'Union Internationale des Sciences Préhistoriques et Protohistoriques, le grand organisme mondial qui, jusqu'à une époque

récente, dominait un peu la situation mondiale au niveau des relations entre les préhistoriens des différents pays, la langue officielle était le français. Il ne l'est plus depuis le colloque de Mayence en 1989. Les deux langues, français et anglais, sont désormais admises, mais le français est toujours plus grignoté par l'anglais. En 1950, Piggott rend compte dans *Antiquity* du congrès de l'IUSPP, qui s'est passé à Zurich, en Suisse, et il reproche aux Paléolithiciens et aux Mésolithiciens, dominés par le prestige de la recherche française à cette époque, de ne pas s'intéresser aux périodes récentes : « *Les études paléolithiques sont en voie de devenir, si cela n'est déjà fait, comme un théâtre où l'on joue à guichet fermé. C'est une tradition française, perpétuée à la vérité dans le nom même du Congrès (UISPP : sciences préhistoriques et protohistoriques), qui différencie nettement le préhistorien adonné au Paléolithique et non sans reluctance au Mésolithique, et le protohistorien dont le domaine va du Néolithique aux siècles obscurs du haut Moyen Age. À Zurich, on vit les protohistoriens circuler d'un pas alerte du troisième millénaire avant notre ère au sixième siècle après [Autrement dit, nous, les anglo-saxons, nous pouvons aller écouter tout aussi bien des antiquisants que des gens qui s'intéressent au Néolithique], mais les préhistoriens [sous-entendu les paléolithiciens], presque jusqu'au dernier, se confinèrent dans leur isolement paléolithique* ». Vaufrey fait observer dans *L'Anthropologie* que cette situation est consécutive à la nécessaire spécialisation galopante, que l'on ne peut être paléolithicien et spécialiste des cultures du Proche-Orient dont tout Néolithicien doit avoir une connaissance minimum bien entendu, et il se croit fondé à rejeter la responsabilité dont Piggott vient charger les préhistoriens du Paléolithique, et singulièrement les paléolithiciens français. Il observe aussi, en retour, que les archéologues et les historiens ignorent le Paléolithique et ne font rien pour en promouvoir l'étude. Cela, c'est la vision du discours officiel, les bons comptes-rendus que Vaufrey fait quand même dans *L'Anthropologie* à propos de Childe. Mais il y a le non-dit, comme toujours, bien entendu. [...] Vaufrey disait à Nougier, qui l'a parfois répété, qu'il trouvait ces synthèses britanniques largement prématurées, qu'il fallait d'abord se mettre à pratiquer de minutieux travaux d'analyse avant de se lancer dans des synthèses beaucoup plus vastes. Une critique déjà de l'archéologie anglo-saxonne, trop occupée à élaborer des modèles et des fresques générales alors qu'il reste à s'immerger dans un profond travail de collecte des données et d'analyses en profondeur sur le terrain pour mieux pénétrer la complexité des phénomènes. Choc entre deux conceptions de l'archéologie, l'une française, plus analytique et plus naturaliste, l'autre,

anglo-saxonne, plus historique et anthropologique. On constatera que près de cinquante ans après, en dépit des mutations qui ont affecté l'archéologie européenne, certains de ces clivages ont gardé encore, bien qu'atténués, une certaine actualité.

Deux remarques pour finir, venant celles-ci d'authentiques néolithiciens : d'abord celle de Pierre-Roland Giot, qui a contribué à vulgariser le radiocarbone en France et a joué historiographiquement un rôle très important, qui constate que la traduction française du livre phare de Childe, *L'Aube de la civilisation européenne*, abonde en contre-sens, la rendant inutilisable (*L'Anthropologie*, 1956, p. 298). Et celle de Jean Arnal qui, dès la fin de la guerre, a été le pionnier des études néolithiques en France, qui s'activa à restructurer le Néolithique français sur de nouvelles bases, notamment autour de la céramique, et pour qui, en ce qui concerne l'Hexagone, le chapitre sur la France de ce livre est « carrément mauvais ». Childe, par contre -même si son livre n'est pas terrible sur le plan français, sur sa documentation et ce qu'il a écrit sur la France - a eu quand même beaucoup plus de succès en France avec sa "philosophie de l'Histoire", c'est-à-dire ses notions de "révolution néolithique", de "révolution urbaine", qui ont été adoptées par les chercheurs français et qui sont discutées encore aujourd'hui, en particulier par les orientalistes, ceux qui travaillent notamment sur les débuts de la révolution urbaine, c'est-à-dire sur toutes ces périodes qui voient le début des villes, voire des premiers États, en Orient. Au fond, peut-être Childe fut-il plus historien qu'archéologue.